



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Juin 1944

Le samedi 3, j'obtiens une permission pour assister au Baptême, par le Gal KOENIG, de la promotion "18 Juin", cinquième et dernière promotion de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Malgré le pénible voyage d'aller et retour en train, c'est avec plaisir que je retrouve mes anciens camarades (120 reçus sur 140), mes instructeurs et le Manoir de Ribbesford où j'ai laissé tant de bons souvenirs. Que de chemin parcouru depuis 6 mois.

Mardi 6 juin.

Nous sommes au Champ de tir sur cibles mobiles lorsque nous parvient la nouvelle du Débarquement en France des troupes alliées sur les plages du Cotentin.



Cette nouvelle se répand comme une traînée de poudre et partout ce ne sont que manifestations de joie ; les radios de bord se branchent sur la BBC mais le travail doit se poursuivre et jamais nos tireurs ne se sont autant appliqués à ne pas rater les cibles. Tous, nous regrettons de ne pas être les premiers à toucher le sol de France mais cela ne devrait plus tarder, notre Général n'étant pas homme à se contenter d'un rôle secondaire. Le soir nous écoutons à la Radio les discours du Gal DE GAULLE, du Roi GEORGE VI d'Angleterre et même de PETAIN et LAVAL.

Les jours suivants nous nous tenons informés du déroulement des combats qui se révèlent très durs : résistance farouche des Allemands qui jettent leurs meilleures troupes dans la bataille, gains de terrain précaires et lourdes pertes des deux côtés. Nous piaffons d'impatience mais les semaines passent dans la monotonie de l'entraînement.

C'est alors que chaque Escadron des Régiments de Chars perçoit 2 chars Sherman supplémentaires type M4A3 équipés d'un canon de 105 m/m, devant servir d'appui d'artillerie. A ma grande joie le commandement de ce petit peloton m'est confié. Le Cdt MINJONNET les baptise "Pic d'Anie" et "La Rhune", deux sommets des Pyrénées, étant originaire de cette Région du Sud-Ouest.

Samedi 17 juin.

C'est la fête du Régiment avec prise d'armes à 10 h 30. Le bal prévu à cette occasion est annulé pour "raison de service". Il est reporté au lundi 26, malheureusement le temps, ce jour-là, est abominable et la fête gâchée.

Heureusement, de temps à autre, nous pouvons profiter d'un quartier libre pour nous éclipser jusqu'à Driffield pour le cinéma ou le bal avec les petites anglaises.

Juillet 1944

Mardi 3 juillet.

Le Gal KOENIG, Chef d'Etat-Major général, vient remettre à Dalton Hall les drapeaux et étendards au 1^{er} RMT, au 501^e RCC, au 1^{er} RMSM, au 12^e RCA et au 13^e Btn de Génie.

Puis le Gal LECLERC remet personnellement à tous ses officiers l'insigne de la 2^e DB, le fameux écusson bleu avec la carte de France "or" frappée de la Croix de Lorraine.

Après ces cérémonies, je pose une permission de nuit pour terminer la journée à Market Weighton où le régiment de François est stationné et nous fêtons une fois de plus nos retrouvailles.

Le matin du 4 juillet François doit me ramener au cantonnement mais nous sommes retardés par le Capitaine LAJUS à qui François a voulu me présenter. A l'arrivée au Camp, mon Escadron est déjà parti pour des exercices de tir ; nous arrivons à le rattraper mais mon absence a été remarquée et j'écoperai de 4 jours d'arrêts simples avec le motif : "permissionnaire de la nuit, n'était pas rentré pour l'Appel et a ainsi manqué à l'exercice de tir". A titre d'avertissement.

Cela sera l'unique punition de ma carrière militaire ; punition de principe car dans le Camp éloigné où nous sommes il n'y a pas grande privation à rester 4 jours sans sortir.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Mercredi 12 juillet.

Commencent les préparatifs de départ: ultimes révisions, vidanges moteurs et re-compléments en carburant.

Samedi 22 juillet.

Le bivouac est consigné en prévision d'un départ imminent.

Lundi 24 juillet

Ordre nous est donné de faire mouvement vers la côte Sud de l'Angleterre, départ fixé à demain.

Mardi 25 juillet.

Nous roulons toute la journée et après une halte de nuit aux environs de Birmingham nous atteignons le 26 au soir le camp de transit de Dorchester, au Nord de Plymouth, où nous sommes mis au secret et silence radio; toutes communications avec l'extérieur du camp étant coupées.

Ce Camp, bien conçu, est confortable et nous permet de poursuivre l'Instruction et même d'effectuer des exercices de tir.

Samedi 29 juillet.

Tous les Officiers sont rassemblés au Mess pour un exposé du Général américain PATTON. Ce chef, déjà légendaire, vient de prendre le commandement de la III^e Armée US à laquelle la 2^e DB française a été rattachée.

Venu directement du front par avion, il nous confirme la réussite de la percée du Gal BRADLEY au-delà d'Avranches.

Lui, PATTON, doit exploiter vers la Bretagne tout en effectuant un mouvement tournant au Sud de la Normandie pour prendre à revers les divisions allemandes du front normand.

Il ne nous cache pas que la mission sera dure contre un ennemi puissant constitué de plusieurs Panzers SS, aguerries et fanatisées. Mais avec un tel chef comme PATTON et notre "patron" LECLERC, c'est en toute confiance que nous affronterons notre destin.

La 2^e DB, uniquement composée de volontaires, est une meute prête au combat et à tous les sacrifices jusqu'à la Victoire.

Dimanche 30 juillet.

Nous quittons Dorchester en fin d'après-midi et après une cinquantaine de kilomètres nous bivouaquons de nuit en pleine campagne.

Lundi 31 juillet.

A 3 h du matin nous reprenons une progression lente et coupée de multiples arrêts pour arriver à l'aube sur les quais de Southampton.

Nous chargeons les munitions et nous assurons de l'étanchéité de l'armement.

Le soir nous embarquons les chars à bord des LST où nous restons pour y passer la nuit, dans la rade.

Afin d'être de suite dans l'ambiance une alerte sonne et la défense anti-aérienne du Port et celle de la Flotte de protection se déchaînent ; le bombardement sera de courte durée et quelques bombes sont tombées sur la ville.

Le débarquement et la bataille de Normandie

Mardi 1er août 1944.

Nous quittons Southampton le matin sous un soleil éblouissant ; la formation du convoi prend du temps et ce n'est qu'en fin de matinée que nous doublons l'île de Wight et filons plein sud.

La mer est remplie de bateaux et de nombreux navires de guerre nous encadrent en protection. Des ballons captifs sont fixés sur certains bateaux, leur câble d'amarrage devant dissuader l'aviation ennemie de venir nous mitrailler à basse altitude. Le spectacle est féérique !...



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

En fin d'après-midi, la terre de France apparaît à nos yeux !... Intense émotion pour tous, notre rêve de 4 ans devient réalité. Difficile de contenir ses larmes au fur et à mesure que la côte se rapproche. Que faire en cet instant sinon admirer et silencieusement prier.

La contemplation est de courte durée, les ordres se succèdent. Il nous faut gagner les chars, prêts à démarrer dès que la barge à fond plat touche la grève et que les lourdes portes formant étrave s'ouvrent et que le chemin de roulement s'abaisse.

Tout se passe comme prévu, facilement, grâce à la rigueur de l'organisation US et la maîtrise du ciel. Les uns après les autres, les chars sortent de la cale et foncent sur la plage. Au premier arrêt de la colonne l'équipage saute du char pour baiser le sol de la France retrouvée et regagne rapidement son poste de combat car il faut dégager la grève, au plus vite.

Martin de Varreville.

Nous roulons une dizaine de Kms sur une route défoncée pour atteindre notre bivouac prévu, pour cette première nuit en France, dans des prairies aux alentours de Ste Mère Eglise. Nous dormons tout habillés, près des chars. Le sommeil est bref, entrecoupé de bruits lointains de bombardements et de tirs d'artillerie, avec en plus notre propre excitation.

Mercredi 2 août.

Bien que prêts dès l'aube nous ne ferons qu'une petite étape par St Sauveur le Vicomte jusqu'aux environs de La Haye du Puits pour un nouveau bivouac dans les vergers. Nous ignorons tout de la situation et des raisons de cette temporisation probablement nécessitée par le regroupement de la Division.



C'est aussi notre premier contact avec la Normandie blessée par les terribles combats des 8 semaines passées. Les villages sont rasés, partout du matériel allemand abandonné et parfois piégé, des véhicules divers incendiés, des cimetières bouleversés, des animaux crevés dans des pâtures répandant une odeur de mort que nous garderons plusieurs jours dans les narines !... Les quelques villageois rencontrés, fouillant les ruines de leur maison, n'ont pas le cœur à acclamer leurs libérateurs.

Judi 3 août au lundi 7 août.

Nous fonçons plein sud et traversons Coutances puis Avranches. Nous croisons après cette ville une colonne de véhicules allemands incendiés par l'aviation US. Il y a encore des cadavres recroquevillés et partiellement ou totalement carbonisés à l'intérieur des camions ou au bord de la route. C'est un horrible et insoutenable spectacle.

A St James où nous bivouaquons, la 2^e DB subit son premier bombardement aérien nocturne, car si l'aviation allemande n'a plus la maîtrise du ciel le jour, elle est encore capable d'actions la nuit. Notre Régiment frère, le 12^e Cuirassiers, a plusieurs chars détruits et compte ses premiers morts et blessés. L'ennemi n'est pas loin vers l'Est car nous entendons des bruits de canonnade assez proches.

Les 8 et 9 août.

Au lieu d'entrer en contact avec l'ennemi, nous poursuivons direction Sud, puis Nord-Est, conformément à l'idée de manœuvre développée par le Général PATTON avant le départ d'Angleterre, c'est-à-dire "*déborder l'ennemi par le sud pour l'attaquer ensuite de flanc*".

Pendant ces deux jours nous traversons successivement Vitry, Château-Gontier, Sablé, etc... Ces villes et villages libérés n'ayant pas souffert des combats, leur population nous acclame et nous lance des fleurs. Durant nos brèves haltes, apprenant que nous sommes Français, les femmes nous embrassent et les hommes sortent des caves leurs meilleures bouteilles. Hélas, l'heure n'est pas encore aux réjouissances et



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

la progression doit se poursuivre. Dans la soirée du 9, nous atteignons les faubourgs du Mans et dans la nuit nous traversons la Sarthe à La Chapelle St Aubin sur 2 ponts de bateaux lancés par le Génie US.

Jeudi 10 août.

L'ordre d'attaque de la 2^e DB est lancé: objectif : Alençon-Carrouges. Attaque sur 2 axes par les GTD (Groupement Tactique DIO) et GTL (Groupement Tactique LANGLADE). A notre droite, la 5^e DB US. L'ennemi devant nous : la 9^e Panzer SS toute fraîche et les reliquats de la 130^e Panzer SS "Lehr". Mon régiment, le 12^e RCA, appartient au GTL, sous groupement MINJONNET. Les ordres pour le sous-groupement sont les suivants :

- Progression offensive sur l'axe Savigné L'Evêque-Courceboeuf-Le Sablon-Mézières sur Ponthouin-Dangeul.
- Peu de renseignements sur l'ennemi.
- Terrain boisé se prêtant aux embuscades adverses, routes étroites et encaissées.
- Dispositif :
- 1^{er} échelon : 4^e Esc./12^e RCA + section d'infanterie du II^e /RMT + 1 section du 1^{er} /13^e Génie,
- 2^e échelon : 3^e Esc./12^e RCA + 1 peloton antichars du RMFM + reste Cie Génie + 2^e Batterie du 1^{er} /40^e RANA.

Dès 9 h à Sablon, devant Mézières sur Ponthouin, le 1^{er} peloton du 4^e Esc. du 12^e RCA en tête tombe dans une embuscade et les deux premiers chars, le BORDELAIS et l'ARMAGNAC sont foudroyés par des chars PANTFIER dotés du terrible canon de 88 m/m. Par la radio de bord je suis le déroulement de la bataille qui est rude et j'apprends que le Lieutenant ZAGRODSKI blessé dans son char a ensuite été achevé par une rafale de mitrailleuse.

Le 3^e peloton du 4/12^e RCA qui suit le 1^{er} se déploie pour manœuvrer avec l'intention d'attaquer l'ennemi sur son flanc. Pour une raison inexplicée, le char Navarre du S/Lt D'ARCANGUES s'étant retrouvé seul poursuit néanmoins sa pénétration dans le dispositif ennemi et, après une cavalcade d'une heure, sème la confusion mais se retrouve face à face avec un PANTHER qui ne lui laisse aucune chance. Au premier coup le pilote et le co-pilote sont tués et le Lt D'ARCANGUES, la jambe arrachée, est laissé pour mort sur le terrain ; les 2 autres hommes de tourelle sont faits prisonniers mais s'évaderont le soir même pour reprendre le combat dès le lendemain. D'ARCANGUES, retrouvé par des fermiers, sera amené dans une brouette à la ferme proche. Pris en charge, exsangue, par nos Services sanitaires, il décèdera le lendemain à l'Hôpital US d'Yvré L'Evêque.

Entre-temps, vers 11 h, au plus fort de la bataille, un autre drame se produit. Deux chasseurs-bombardiers THUNDERBOLT du Strategic Air Command US, de passage sur zone sont attirés par les flammes du champ de bataille. Apercevant cette concentration de blindés ils piquent et, se trompant de cibles, mitraillent et bombardent la position française. Lançant deux bombes et quelques roquettes, ils détruisent 1 half-track et le char moyen LABOURD qui se trouvait à quelques dizaines de mètres de mon char. Ordre est donné immédiatement de déployer les panneaux d'identification jaune et orange pour éviter une nouvelle attaque en cas d'un autre passage d'avions US.

Cette bavure nous aura coûté 5 tués et des blessés. Ayant identifié les 2 avions comme étant alliés nous ne nous étions ni camouflés, ni mis à couvert.

L'intervention de l'Infanterie portée du II^e MRT du sous-groupement MASSU et des "tanks destroyers" du RBFM (antichars dotés du canon de 76m/m) ont bientôt raison de la résistance de Sablon et à 14 h nos éléments de tête pénètrent dans Mézières sur Ponthouin, premier village français libéré par la 2^e DB. Dès 16 h la progression offensive est reprise par le 3^e Esc. du 12^e RCA du Capitaine DE BOBS qui remplace le 4^e ESC, très éprouvé et, dans la soirée, nous atteignons notre objectif Dangeul où des combats avaient eu lieu entre Allemands et Américains de la 5^e DB US qui avait dévié de son axe. La journée avait été rude pour le 4^e Esc. du 12^e RCA et le II^e /RMT chargés de l'effort principal, et le bilan très lourd : 4 chars SHERMAN détruits + 3 endommagés et 1 half-track détruit.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Chez l'ennemi : 16 tués dont 1 officier, 20 blessés, 25 prisonniers, 1 canon antichars et 1 véhicule semi-chenillé détruits.

Le soir j'ai pensé à la phrase du Général LECLERC lors de l'engagement des 7 Cadets de Ribbesford, "*Nous n'aurons pas débarqué de quelques jours que nous manquerons d'officiers !...*"

Le drame

11 août 1944 - LE DRAME.

Après avoir libéré vers 10 h 30 le village de René nous approchons du carrefour de Les Mées lorsque les éléments de reconnaissance du 1^{er} RMSM signalent une nouvelle concentration d'antichars ennemis dans les bois de Louvigny, après avoir eu des chars légers et des automitrailleuses endommagés ; Les chars légers se mettent alors en retrait pour laisser la place à l'infanterie d'accompagnement du II^e /RMT pendant qu'un violent tir d'artillerie est demandé, puis exécuté, en attendant une action aérienne éventuelle de l'Air Support US.

Le 3^e Peloton du 3^e Escadron du 12^e RCA, de mon ami l'Aspirant NOUVEAU est dirigé vers les positions allemandes que l'on suppose disloquées par les tirs d'artillerie. C'est alors que je reçois l'ordre de placer mes 2 chars, de 105 m/m PIC D'ANIE et LA RHUNE en position de tir pour protéger la progression de l'avant-garde blindée.

Posté à la lisière d'un verger j'exécute ma mission de tir lorsqu'un premier obus antichar allemand atteint les chenilles de mon char PIC D'ANIE. Immobilisé et ne pouvant plus mettre le char à couvert, je n'ai pas le temps de repérer l'adversaire ni de commander l'évacuation de l'équipage qu'un second obus frappe le char de travers, sous la tourelle, blessant mortellement au passage mon tireur Pierre CAZEAUX et le radio Marc SERRUYA et blessant d'éclats de blindage le co-pilote Roger PETROCCHI qui, au premier coup, avait quitté le char pour constater le déchenillage.

Ce second perforant, traversant de part en part le char, m'a, par miracle, frôlé de quelques centimètres sans m'atteindre mais je suis gravement brûlé par la chaleur de l'explosion et l'incendie qui se déclare. Je réussis à sortir seul du char en flammes et me retrouve en caleçon et en maillot de corps, mon treillis carbonisé tombant en poussière. Nous n'avions malheureusement pas encore perçu les combinaisons ignifugées qui auraient certainement limité les dégâts.



Mes bras, mains et jambes sont boursoufflés, je suis choqué mais ne souffre pas. Mon pilote Jacques LESIEUR, sorti indemne, m'aide à quitter mon harnachement : casque, jumelles, ceinturon et pistolet. Il m'aide à gagner le bord de la route, derrière ma position de tir, et repart s'occuper de ses autres camarades. Les quelque 200 mètres et les couverts qui me séparent de l'ennemi ne lui permettent pas de m'achever à la mitrailleuse ou au lance-flammes. D'ailleurs, profitant de l'effet de surprise, l'antichar se permet encore d'envoyer un 3^{ème} obus dans le PIC D'ANIE et deux autres en direction de LA RHUNE,

endommageant mon second char et blessant l'Adjudant GELLIBERT.

J'aurai par la suite confirmation de la mort de mes 2 hommes de tourelle Pierre CAZEAUX et Marc SERRUYA (Pierre, le jour anniversaire de ses 20 ans !). Quant à mon pilote Jacques LESIEUR, sorti indemne de ce premier engagement, il sera tué, deux semaines plus tard devant Paris. Evadé de France par l'Espagne, il avait réussi, sur la route vers Paris, à joindre ses parents par téléphone de son arrivée imminente. Hélas, il ne les a jamais revus. J'apprendrai aussi que l'antichar qui m'a attaqué était tellement bien camouflé qu'il avait pu laisser passer, sans réagir et sans être vu, les véhicules de



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

reconnaissance et le peloton de chars moyens du 3ème Escadron, guettant une proie plus importante et à meilleure portée.

Après son intervention il profitera de l'effet de surprise pour se replier sur une nouvelle position d'embuscade. Enfin démasqué, c'est par mon ami l'Aspirant NOUVEAU, ex-Cadet de la France Libre promotion "Fezzan et Tunisie", qu'il sera détruit le jour même.

Alençon sera atteint le soir du 11 et libéré le 12 août par la 2° DB sans que cette belle ville normande subisse de destruction.

Tous les détails concernant les combats de la 2° DB en Normandie, et particulièrement ceux de la Libération d'Alençon auxquels j'ai participé, ont été minutieusement étudiés et rapportés par un historien local Alexandre AUBRY dans plusieurs fascicules, et notamment dans le fascicule n° 5: La 2° DB dans le Saoslois

(Nord de la Sarthe, pages 13 à 57, Les Mées-Louvigny).

Pour moi le combat pour la France est malheureusement terminé. Commence le combat pour la survie.

• 1944 – Août à décembre - Le combat pour la survie

Seul, en lambeaux au bord de la route, alors que le combat fait rage et que ça tire de tous les côtés, survient une Jeep qui, à ma vue, s'arrête. Il doit s'agir d'un véhicule de liaison car le conducteur est seul, et je m'assois à côté de lui. Conduisant alors de la main gauche il me retient par le cou de son bras droit afin de ne pas me perdre en route sur ce chemin défoncé car mes mains brûlées ne me permettent pas de m'agripper (il s'agissait du Chasseur DUPRE Paul).

Il me dépose près du Poste de Secours régimentaire où l'on m'installe immédiatement sur un brancard. Serai-conscient, mes paupières brûlées m'empêchant de bien voir l'environnement, j'entends quelques civils présents, notamment des femmes, se lamenter sur mon état, dont l'aspect ne doit pas être brillant d'après leurs commentaires. Je ne dois pas être beau à regarder et probablement méconnaissable. J'en ai vite confirmation lorsque j'entrevois se pencher sur mon brancard le Père Bernard GEVIGNEY, Aumônier du Régiment, qui par deux fois me demande mon nom, alors que depuis trois mois nous prenions ensemble nos repas au mess. Connaissant mes convictions religieuses il me demande alors s'il peut m'administrer les derniers sacrements, autrement dit l'Extrême Onction.

Ignorant la gravité réelle de mon état, je suis assez surpris sur le coup, mais nullement choqué ni impressionné, pensant qu'après tout cela faisait partie de son ministère et qu'il n'avait pas de cas plus grave à traiter !... et qu'après tout il était bon de mettre tous les atouts dans son jeu !...

Les médecins du régiment ne pouvant rien dans mon cas, sinon une piqûre calmante, je suis rapidement embarqué en ambulance vers un hôpital de campagne US pour les premiers soins.

A partir de là je perds pratiquement connaissance et n'ai plus aucune notion du temps. De temps à autre, je reviens à moi, je suis toujours dans l'ambulance avec d'autres blessés et une infirmière. Je souffre horriblement car je ressens dans ma chair tous les cahots de la route, les changements de vitesse et les coups de frein du véhicule. Ce voyage me semble interminable et je suis souvent réveillé pour l'administration de douloureuses piqûres de pénicilline ou d'apaisantes doses de morphine et pour me donner à boire.

Enfin l'ambulance s'arrête, j'entends un vrombissement d'avion !... Serait-ce un bombardement ? Non, on m'embarque dans un DC 9 DAKOTA et je m'envole pour l'Angleterre.

Pendant ce temps, mon ami François LOCUFIER avait appris par un Chasseur de mon régiment, de passage au Service du Matériel, que le 4ème Escadron du 12° RCA avait été accroché sérieusement et que l'Aspirant CEUGNIET faisait partie des victimes sans pouvoir préciser si j'étais parmi les morts ou les blessés. Avec l'accord de son Capitaine, il part à ma recherche et d'échelon sanitaire en échelon sanitaire il me suit à la trace jusqu'à l'aérodrome d'évacuation pour s'entendre dire que son copain n'était que blessé et dans l'avion, en cours de décollage !... Rassuré que j'étais toujours en vie.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Admission ait 61e US Général Hospital aux environs de Cirencester

Commence alors pour moi un indescriptible martyre de 4 mois.

Après un premier nettoyage, sous anesthésie, je ressors de la salle d'opération transformé en véritable "momie", les quatre membres emmitouflés dans d'énormes pansements, le visage dans un masque de plâtre ne laissant apparaître que les yeux, la bouche et les oreilles, et le haut des cheveux. Quelques jours plus tard, on ira même jusqu'à me coudre les paupières pour éviter leur contraction définitive.

On m'installe dans une salle commune parmi de nombreux compagnons de misère, tous américains. De nombreuses bouteilles de plasma me sont administrées pour compenser les énormes pertes de mon sérum sanguin dans les pansements, sans compter les transfusions, les calmants, les fréquentes et douloureuses piqûres de pénicilline pratiquées aux mêmes endroits compte tenu du peu de surface disponible. Enfin l'alimentation artificielle, car incapable de manger.

C'est dans cet état de dépendance totale que deux semaines plus tard, j'entends à la Radio la progression victorieuse de la 2^e DB et les cloches de Notre-Dame annonçant la libération de Paris les 24 et 25 août. Je pleure de joie, de rage et de désespoir.

Je dois ici dire mon admiration pour le personnel médical US : des docteurs et chirurgiens de très haut niveau, des spécialistes utilisant les techniques de pointe les simples GI (abréviation de Government Issue - aux ordres du gouvernement -, désignation familière du Soldat américain) faisant office de garçons de salles chargés des basses besognes, mais toujours disponibles et souriants ; les infirmières compétentes, attentives, des anges de douceur dans cet enfer.

Je pense particulièrement à l'une d'elles : Margaret DOYLE, toujours prête à remonter le moral parfois défaillant de son frenchy, me disant sa hâte de voir mon visage et d'aller au bal avec moi !...

Au bout d'environ quatre semaines, on m'enlève enfin mon plâtre facial. De retour dans la chambrée, j'entends les exclamations admiratives de Margaret, je biche et demande un miroir qu'évidemment on ne trouve pas, même dans la trousse de toilette de ces demoiselles. Pendant plusieurs jours je reviens à la charge ; enfin Margaret capitule et me ramène un miroir. Horreur!... je m'évanouis presque à la vue de cette face rouge sang, boursouflée, sans cils ni sourcils, aux paupières semi-rétractées et à la bouche informe. Quelle fille supportera la vue d'un tel masque !... C'est Margaret qui me console en disant de prendre patience, que ma jeunesse et le temps arrangeront tout, qu'elle m'invitera au RITZ à Londres à ma première sortie d'hôpital. Chère Margaret, je changerai d'hôpital quelque temps après et ne l'ai jamais revue, mais jamais oubliée non plus.

Le drame des grands brûlés, c'est le problème des pansements !... Ils ne peuvent être changés souvent au début de crainte d'enlever les repousses en même temps que les chairs mortes. Au bout de quelques jours, on exhale une odeur épouvantable de pourriture qui éloigne de nous tout visiteur et notamment les artistes et musiciens qui viennent parfois distraire les soldats hospitalisés.

Au Chirurgien en chef qui me visite régulièrement, je confie un jour que j'ai l'impression d'avoir de l'électricité dans les bras. Je l'entends me déclarer: Dont worry, it is maggots !... et devant ma stupeur d'apprendre que je suis déjà bouffé par les asticots, il m'explique, en rigolant, que ces bestioles ne mangent que le mauvais et n'attaque jamais la chair saine !...

Ne pouvant m'alimenter normalement, rongé par une fièvre constante, je me sens dépérir et commence à penser qu'en dépit de tous ces efforts je ne reverrai plus la France.

Avant la nuit on me fait une piqûre de morphine dont j'apprécie particulièrement les effets bienfaisants ; adieu douleurs, je flotte dans une douce torpeur avec l'impression d'être déjà au Paradis !... Hélas l'effet de la drogue diminue de soir en soir et les nuits me semblent de plus en plus longues avec l'angoisse de ne pas voir le jour se lever !... Je guette pendant des heures la lueur de l'aube et les bruits et odeurs qui annoncent le petit déjeuner, signes que la vie va reprendre et que c'est encore un jour de gagné !...

Un beau soir l'infirmière de nuit ne vient pas me faire de piqûre. Je la fais appeler et elle me confirme que pour moi, la morphine c'est terminé !... Je rentre dans une violente colère ce qui n'était pas dans les habitudes du frenchy. L'infirmière chef arrive en renfort et m'explique calmement que la morphine est un produit très dangereux, que je risque l'accoutumance et de devenir "toxicomane" !... Mais comment



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

peut-elle raisonner un gars qui souffre et déjà probablement un peu "accro" !... Peine perdue, je lui déclare que je m'en fous et j'exige !... qu'on me soigne comme un grand blessé a droit !... et qu'on m'administre my shot comme d'habitude. Devant une telle révolte, l'infirmière chef capitule et donne les instructions nécessaires pour me donner satisfaction.

J'aurai vite fait de me rendre compte de ma victoire est éphémère et que la morphine est remplacée par un "placebo" quelconque. Le cauchemar des nuits sans sommeil s'amplifie et je passe par des phases successives de mysticisme et de révolte. Une nuit j'offre mes souffrances pour ma Patrie et ceux que j'aime ; une autre nuit je profère des imprécations contre le Ciel avec la phrase de ceux qui souffrent : "Qu'ai-je fait à Dieu pour mériter cela ? et le "pourquoi m'as-tu abandonné", prononcé, même, par le Christ dans son agonie. C'est bien plus tard que je comprendrai que Satan, le Malin, profite toujours des grandes douleurs pour nous inciter à douter de Dieu et de sa Miséricorde. Il nous prive ainsi des forces morales que procure le fiat de notre Confiance.

Le Lt Colonel LEWIS, chirurgien en chef de l'Hôpital, doit être anxieux à mon sujet car il s'attarde souvent à mon chevet lors de sa consultation quotidienne. Un jour il revient tout souriant pour me dire que l'on a enfin réussi à me faire admettre dans un hôpital spécialisé dans les soins aux grands brûlés : aviateurs et tankistes, où des places commencent à se libérer par suite de rapatriements aux USA et sans plus attendre je suis transféré au 192e US General Hospital.

La grande différence est le changement de traitement. Au lieu de changer les pansements le moins possible, laissant agir les asticots, je suis plongé tous les jours dans une baignoire d'eau salée où l'on me laisse macérer un long moment ; puis à l'aide de ciseaux, l'infirmière, le Lieutenant Ena MORRIS, un ange de douceur, coupe délicatement les pansements souillés, nettoie les chairs non encore cicatrisées et me repanse de tulle gras.

Le soulagement est immédiat et durable, la cicatrisation s'accélère et je peux rapidement commencer à m'alimenter normalement, et seul, grâce au pouce et à l'index droit dégagés des pansements. Quel bonheur de pouvoir trouver un peu d'autonomie et ressentir le goût de la nourriture, même américaine !...

De ce fait le moral remonte à la vitesse grand V ; je sens que je vais m'en tirer ; je suis impatient de guérir et surtout de remarcher pour rentrer en France, car Lille a été libérée fin septembre. J'ai hâte de retrouver ma chère maman, à qui j'ai pu dicter une lettre pour la rassurer.

Vu l'étendue et la profondeur des brûlures, la cicatrisation est plus longue que prévue, aussi on me prévient qu'il faudra envisager une greffe de peau sur la main et le bras gauches.

En meilleur état physique, je peux recevoir quelques visites. Mes grands amis GALLERY viennent me voir de Londres malgré les difficultés à joindre les nombreux hôpitaux américains dispersés dans la campagne au centre de la Grande Bretagne.

Un major anglais vient me voir en tant que free French, c'est sympa, d'autant plus que son anglais parfait me repose de l'horrible accent yankee.

Par contre, aucune visite d'autorités civiles ou militaires françaises et cette Croix de Guerre, si méritée, personne ne me la remettra sur ce lit de douleur.

Une jeune anglaise des environs vient toutes les semaines m'apporter des œufs frais de ses poules, cadeau de valeur en ces temps de restrictions et de rationnement par tickets. Elle s'appelle Mary DAY ; comme elle n'a pas 18 ans, elle ne peut pénétrer seule dans l'Hôpital, aussi au début elle vient avec une amie majeure ; peu à peu, elle finit par être connue du Poste de Garde qui la laisse visiter son copain frenchy. Elle vient me voir pour améliorer son français qu'elle apprend au collège ; d'autre part elle adore Jean SABLON dont elle connaît toutes les chansons. J'ai toujours gardé le souvenir de ce petit rayon de soleil dont j'ai hélas perdu la trace.

Le 8 novembre, on m'informe que les greffes de peau sont programmées pour le lendemain. Comme il s'agit bien sûr "d'auto-greffes", les prélèvements des greffons doivent être faits sur d'autres parties de mon corps !... Or il ne me reste que la poitrine, le ventre et les hanches, ma position, toujours alitée, ne permettant pas de prélèvements dans le dos.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Je demande à mon copain Russel CUNNINGHAM, un brave paysan de l'Illinois qui fait office de Ward Boy, garçon de salle, si lui, le planqué, ne pourrait pas me donner un peu de sa peau !... Il me répond avec un bon sourire qu'il le ferait volontiers si des risques de rejet n'existaient pas. C'était quand même très chic de sa part.

Après les préparatifs d'usage, c'est donc confiant que, le lendemain, je prends une fois de plus la direction du "Ment block", c'est-à-dire du billard. Seigneur !... moi qui pensais bien en avoir terminé avec la grande souffrance, me voilà de retour "écorché vif" sur 4 emplacements de mon pauvre corps laissés vacants par le feu ennemi, et tout recommence : fièvre, pénicilline, calmants plus ou moins efficaces et nuits blanches !...

Au bout de plusieurs semaines, l'heure de vérité sonne. On m'enlève les pansements du bras et de la main gauche pour constater le résultat des greffes et enlever les fils ; cela, sans anesthésie. Je serre les dents et suis au bord de la syncope, mais je ne veux pas hurler devant la trentaine de compagnons de misère qui occupent la chambrée. Quand le martyr prend fin, j'ai la fierté de m'entendre dire par le chirurgien, devant ses assistants et mes voisins de lit : Frenchy, you are a courageous man. Il m'apprend que la greffe de la main est impeccable mais que c'est moins évident pour le bras ; c'est ma jeunesse qui fera le reste.

Vers la mi-décembre on m'informe que je vais être rapatrié en France, au Val de Grâce à Paris. On commence à me mettre debout ; après 4 mois d'immobilité, j'ai l'impression que mes veines vont éclater... mais, petit à petit, je me raffermis et j'apprécie l'indépendance partielle retrouvée.

Après les adieux à tout ce merveilleux personnel soignant qui m'a sauvé la vie, je me retrouve dans un hôpital de transit, puis à bord d'un navire-hôpital comme blessé couché sur un brancard à fond de cale. Dès que nous abordons la haute mer, le roulis et le tangage commencent à produire leurs effets sur mes voisins, aussi je rassemble mes forces pour me lever et monter jusqu'au pont supérieur pour affronter l'air vivifiant du large. A Cherbourg je reprends place sur mon brancard ; débarqué par des prisonniers allemands, je suis réinstallé en train sanitaire.

A chaque arrêt, les cheminots et la Croix-Rouge locale nous fêtent et nous entourent d'attentions. On s'inquiète de savoir si j'ai de la famille à Paris pour m'accueillir ; j'ai deux oncles et tantes mais j'ignore leur adresse. Ce que je sais, c'est que l'un d'eux est directeur d'agence du Crédit Lyonnais dans la Région parisienne. Un cheminot s'offre à faire parvenir une lettre que je griffonne rapidement sans grande conviction de résultat.

Cette lettre arrivera quelques jours plus tard à son destinataire, muté à Versailles. Avec émotion mes deux oncles viendront, toutes affaires cessantes, au Val de Grâce visiter leur neveu-libérateur, en bien triste état, mais rescapé. J'aurai la joie de passer Noël en famille, à Versailles. Ils me recevront, à tour de rôle, chaque dimanche et jour de fête pendant le séjour de quatre mois à l'hôpital parisien car je dois encore subir une opération du majeur de la main gauche dont les phalanges sont restées soudées.

Entre-temps, début février 1945, je rejoindrai Lille au cours d'une permission de convalescence d'un mois et retrouverai ma chère maman, mes deux sœurs, mes frère et beau-frère, ma belle petite nièce Françoise de 7 ans déjà, la famille, les amis et voisins ; tout ce petit monde objet de mes pensées pendant près de 5 ans. Un grand absent, mon père décédé entre-temps, l'ex-vétérant de Verdun qui aurait été si fier de son benjamin, sous-lieutenant de la prestigieuse Division LECLERC.

1945 — 1946 — Fin de la Campagne de France

et de ma Carrière Militaire Active

Tout le 1er semestre 1945 se déroulera entre l'Hôpital Militaire du Val de Grâce et les nombreuses permissions de convalescence à Lille ou ailleurs.

Comme dit plus haut, je dois encore subir une opération à la main gauche mais surtout attendre la cicatrisation complète de mes brûlures, récupérer les kilos perdus et reprendre mes forces, car je n'ai plus que 9,5 de tension artérielle.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Embuscade à LOUVIGNY
La campagne de Normandie de Roger CEUGNET
Et le combat d'un grand brûlé

Je suis attentivement les opérations militaires et notamment le danger que fait peser, depuis la fin décembre 1944, la puissante contre-offensive de VON RUNDSTEDT dans les Ardennes. Devant cette menace le Commandement allié envisage de raccourcir le front et surtout les distances de ravitaillement en abandonnant temporairement l'Alsace qui vient d'être libérée. Ce plan inacceptable pour la France est refusé par le Général DE GAULLE qui donne l'ordre à LECLERC et à sa 2^e DB de garder à tout prix l'Alsace reconquise.

Le froid et la neige de ce dur hiver 1944/45 augmenteront les difficultés et les souffrances de nos combattants et je rencontrerai au Val de Grâce de nombreux blessés qui me raconteront la glorieuse épopée de la Division à Dompierre et lors de la chevauchée victorieuse sur Strasbourg, me faisant davantage regretter de n'avoir pu y participer.

Avec le printemps 1945 et la contre-offensive brisée, les opérations reprendront de plus belle, mais cette fois sur le territoire allemand où LECLERC s'illustrera encore. Les Américains voulant atteindre les premiers Berchtesgaden cesseront de ravitailler en carburant la 2^e DB française. Voyant l'objectif à sa portée, sans avoir les moyens nécessaires pour l'atteindre avec toute sa Division, notre Général fera distribuer le carburant restant à un seul sous-groupe qui doublera les Unités US, arrêtées à Berchtesgaden croyant avoir atteint l'objectif, et ira le premier planter le drapeau français au "BERGHOF" sur l'OBERSALZBERG, le fameux "nid d'aigle" d'Adolf HITLER, le 4 mai 1945.

Je profiterai de ces longues périodes de convalescence pour retourner plusieurs fois dans le Nord. Pour aller en Normandie photographier mon pauvre char détruit et abandonné sur place ; m'incliner sur les tombes de Pierre CAZEAUX et Marc SERRUYA temporairement inhumés au cimetière de Louvigny. Puis je me rendrai à Lourdes voir ma tante Jeanne SENAME, religieuse et confidente des jours d'exil, mais surtout remercier la Vierge Marie d'avoir détourné de quelques centimètres le projectile qui attrait dû me broyer.

Le 8 mai 1945 le monde entier apprendra, avec soulagement, la capitulation de l'Allemagne nazie.

Le 18 juin, en tant que grand invalide, j'assisterai, dans la tribune d'honneur Place de la Concorde au Défilé de la Victoire.

C'est devant le Général DE GAULLE que LECLERC, monté sur son char TAILLY, défilera à la tête de sa vaillante et glorieuse 2^e DB, suivi de représentations de toutes les Armées Alliées. Quel désappointement pour le pauvre "Aspirant CEUGNIET" de n'être qu'un spectateur et non un acteur de cette cérémonie grandiose.